8

DES PRINCIPES

QUI DOIVENT PRÉSIDER

A L'ÉDUCATION DES IDIOTS

PAR

M. DELASIAUVE,

Médecin de l'hospice de Bicêtre (section des épileptiques et des enfants aliénés et idiots).

MÉMOIRE LU A L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE.

Extrait de la GAZETTE HEBDOMADAIRE DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE.

PARIS

LIBRAIRIE DE VICTOR MASSON,

PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE.

1859

Paris.— Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.

DES PRINCIPES

QUI DOIVENT PRÉSIDER

A L'ÉDUCATION DES IDIOTS.

Nous n'avons pas la prétention de formuler dans ces pages une médication propre à faire disparaître ou même à diminuer les lésions congénitales ou acquises, entravant le développement de l'intelligence. Si ces causes laissaient, quelque faible qu'il fût, l'espoir d'une modification favorable, c'est à elles évidemment qu'il faudrait d'abord s'attaquer. Malheureusement, elles demeurent le plus souvent irrémédiables. Tout au plus peut-on alors, au moyen d'une hygiène ou d'une thérapeutique appropriées, fortifiant la constitution, activant les organes, obvier aux complications susceptibles d'accroître la dégradation physique et mentale. L'idiot est comparable à un homme mutilé. Utiliser en lui ce qui existe, les germes qu'il peut posséder comme discernement et moralité, telle est l'unique mission de la charité et de la science. Traitement et éducation sont, à son égard, synonymes.

On a bien des fois déploré l'injuste et séculaire abandon des insensés. Cette négligence ou ce dégoût devaient peser à plus forte raison sur de pauvres déshérités, dont l'infirmité primitive et radicale semblait rendre à l'avance toute tentative illusoire, tout confiance vaine.

Quelques médecins pourtant, et à leur tête Hippocrate, avaient entrevu pour les idiots des conditions possibles d'amélioration. Mais leurs remarques ou leurs essais restèrent inaperçus. On ne tint pas plus compte des uns qu'on n'essaya de continuer les autres. Chacun disserta plus ou moins pertinemment sur l'imperfection, sur ses symptômes et ses origines ; mais nul, avant ces dernières années, ne sut tirer de ces prémisses un système d'indications

curatives. Pinel, sous ce rapport, n'a rien spécifié; et M. Calmeil, dans le *Dictionnaire de médecine*, a consacré à l'idiotie un article très savant sans se montrer plus explicite.

C'est dans une thèse remarquable, soutenue en 1824 par M. Belhomme, qu'apparurent les premiers aperçus intéressants sur le point qui nous occupe. L'auteur en conçut l'idée aux leçons d'Esquirol, à propos de jeunes idiotes, dans l'entendement obtus desquelles on était parvenu à faire pénétrer quelques rayons. Ces exemples frappèrent d'autant plus notre confrère, qu'ils concordaient logiquement avec les principes psychologiques qu'il professe sur l'indépendance réciproque et la culture partielle des facultés. Reconnaissant, d'ailleurs, parmi les idiots des catégories nombreuses, des nuances infinies, il en déduisit la nécessité de diversifier individuellement les procédés éducateurs.

M. Voisin, dans un mémoire, en 1830, et ultérieurement dans d'autres écrits, fut peut-être plus formel encore. « Il n'y a point, dit-il, identité entre les pouvoirs fondamentaux de la tête humaine. Les facultés intellectuelles ne sont point les facultés morales, ni celles-ci les mêmes que les facultés affectives ou instinctives et réciproquement. Chaque virtualité a ses qualités particulières, son mode d'action spécial et obéit à des mobiles divers. La perte de l'une n'entraîne pas forcément la destruction des autres. » M. Voisin pense, par suite, qu'on ne doit jamais entreprendre l'œuvre de perfectionnement d'un idiot qu'après avoir ouvert sur sa personne une enquête sérieuse, approfondi ses manifestations psychiques, ses penchants, ses expressions sentimentales, fait, en un mot, le tour de sa constitution, afin de choisir, dans le monde extérieur, des leviers qui puissent remuer chez lui quelque chose.

Les écrits de MM. Belhomme et Voisin ont été, du reste, l'évident point de départ de l'impulsion survenue depuis. Dès 1831, M. Falret expérimentait dans ce sens à la Salpêtrière. En 1833, les mêmes essais étaient répétés à l'hospice de la rue de Sèvres par M. Voisin sur plusieurs orphelins que lui avait confiés le conseil général, et qui, devenus l'année suivante le principal noyau d'un institut orthophrénique, se fondirent plus tard dans la section des enfants de Bicêtre.

Ce furent là, toutefois, moins des créations radicales que des

entreprises préparatoires et pour ainsi dire que de simples ébauches. Bicêtre, par sa nombreuse population d'aliénés, offrait des éléments propices à une fondation plus large et plus importante. Un savant, sympathique à toutes les réformes qui ont l'utilité pour base et l'humanité pour but, M. Ferrus, alors médecin en chef de la division, saisit cette occasion de développer, dans l'application, une œuvre à laquelle il avait voué sa pensée. Déjà il avait pu tirer de leur engourdissement un certain nombre d'idiots, et plus particulièrement d'imbéciles, à la faveur de travaux de culture et d'exercices manuels, lorsqu'en 1838 il fut autorisé à organiser pour ses jeunes malades une école, conséquence et consécration de ses tentatives antérieures.

Cette fondation a marqué la date du véritable enseignement des idiots, non-seulement en France, mais aux États-Unis, en Angleterre, en Prusse, en Suisse, où des instituts analogues furent, sous la salutaire contagion de l'exemple, successivement érigés.

Parmi ceux qui ont spécialement contribué à ces progrès, nous devons citer M. Seguin. Maître, auxiliaire aux Sourds-Muets sous Itard, et plus tard dans l'institut de M. Voisin, M. Séguin, connu d'ailleurs par quelques publications ingénieuses, fut appelé en 1842 à diriger la classe des enfants idiots et épileptiques de notre asile. Son passage, toutefois, y fut court; et, après s'être adonné pendant plusieurs années à former des élèves libres, il consigna le fruit de ses observations dans un traité volumineux.

Certes, nous ne voudrions pas en approuver complétement l'esprit. L'auteur s'y livre contre quelques personnes à des attaques passionnées, à des insinuations injurieuses qui, si elles n'étaient pas de l'injustice, seraient déjà de l'ingratitude. Ajoutons qu'en les rapprochant de l'enthousiasme avec lequel il exalte, comme par opposition, certaine thérapeutique morale et de l'affectation qu'il montre, malgré l'évidente diversité des principes, à assimiler sa propre méthode à celle d'un célèbre aliéniste, on est autorisé même à douter de leur sincérité.

Mais ces entraînements, auxquels la médiocrité servirait à peine d'atténuation, ne sauraient dissimuler le rare talent de l'auteur et l'exceptionnel mérite du livre. Grâce à un long contact, à une action de tous les instants, initié profondément à la connaissance des idiots, de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leurs tendances,

de leurs besoins, de leurs affinités, de leurs résistances, M. Séguin a su, de ces différents traits, faire jaillir dans une peinture animée un ensemble de règles, un code complet où tout est prévu, précisé, circonstancié : développement des forces, régularisation des mouvements, éducation des sens, accroissement des sphères intellectuelle et artistique, stimulation des tendances morales et affectives, répression des instincts, choix et diversité des procédés, qualités du maître, caractère de sa mission, tous les autres aspects, enfin, que ce sujet comporte et rend nécessaires.

Par les progrès constatés dans quelques exemples, on peut apprécier la portée d'un enseignement dirigé sur de telles bases et quel profit y eussent trouvé notre établissement et la science, si des considérations, qu'il ne nous appartient pas d'approfoudir, n'eussent motivé la retraite prématurée de l'intelligent professeur.

Heureusement les traditions de M. Séguin ont été continuées par son habile successeur, M. Vallée. Le succès de l'institution se maintient depuis dix ans à un niveau dont un savant rapport de M. Collineau à l'Académie de médecine vient de mettre parfaitement en relief toutes les conditions.

Ces données, sans doute, ne sont pas les seules : il existe d'autres documents sur le traitement de l'idiotie. M. Morel notamment, dans une étude analytique du système appliqué aux sourds-muets de Nancy par M. Piroux, a fait ressortir des points de comparaison curieux à examiner ; mais cette recherche nous ferait franchir les bornes d'un cadre qui doit se renfermer aujourd'hui dans les exigences d'une situation toute personnelle.

Une phase nouvelle s'ouvre pour notre section des enfants. Naguère, le partage des attributions médicales entre les chefs du service des aliénés créait, soit par la divergence des vues, soit par la pression respective de soins plus urgents, une indécision ou même une absence de direction qui neutralisait dans son essor et dans ses effets le bon vouloir de l'instituteur. Avec la séparation, ces inconvénients s'évanouissent. La formation d'une division spéciale promet à l'avenir une impulsion unitaire, d'autant plus féconde qu'aux moyens d'action existants s'ajoute la récente organisation d'un gymnase.

Porté par ces changements à la tête du nouveau service, il s'agit pour nous de réaliser ces espérances et de répondre dignement par

nos efforts, et, s'il se peut, par des succès, aux devoirs que de semblables fonctions imposent. Établir le bilan actuel de la classe, ses errements, ses insuffisances, ses besoins, les obstacles qui s'y rencontrent, les modifications qu'elle peut réclamer, nous paraît un prélude essentiel. En marquant ainsi le point de départ, on aura, d'ailleurs, un plus sûr criterium à l'avenir pour juger les améliorations obtenues, leur source, leur signification et leur portée.

Un mot d'abord sur l'idiotie en général. M. Séguin en a écrit brillamment. Mais les principes psychologiques dont il s'est appuyé ne sont pas incontestables. L'infirmité, dans sa pensée, donnerait lieu plutôt à des variétés de degré qu'à des diversités de forme. Si ce fait n'est pas formellement exprimé, il résulte clairement du blâme, plein d'ironie, infligé à la doctrine des idioties partielles. Aussi, par une conséquence pour ainsi dire forcée, M. Séguin est-il moins éloigné qu'il ne le suppose des errements de cette éducation ordinaire, à laquelle il reproche d'user de moyens uniformes à l'égard des natures les plus opposées. Son système s'en distingue bien, à la vérité, par la multiplicité des surfaces sur lesquelles porte son action; mais la spécialité des aptitudes ne l'occupe que secondairement, seulement alors que, dans les cas particuliers, une sorte d'instinct, né de l'expérience journalière, lui en révèle la nécessité. Sa pratique demeure supérieure à sa théorie.

Mieux vaut pour nous la règle intelligente, résumée dans ce court aphorisme de M. Voisin : « *Développer ce qui existe.* » Le discernement, on l'a vu, ne crée point les sentiments, les vocations, les penchants; il favorise leur manifestation, concourt à leur accroissement, suscite ou tempère leur activité. Il peut être étendu ou restreint, abstractivement de leur force intrinsèque. Les animaux en sont une preuve, chaque espèce ayant ses instincts, dont la nature, le nombre, l'énergie, lui assignent, dans l'échelle des êtres, une place plus ou moins élevée. Parmi les hommes aussi, à égalité d'intelligence, quelle opposition dans les talents, les goûts, les caractères, les besoins? Cuvier n'eût pas été poëte comme Lamartine, ni Lamartine naturaliste comme Cuvier. L'un réussit dans les mathématiques et les sciences, l'autre se fait un nom dans les arts ou l'industrie. La faculté musicale, étrangère à certains esprits d'élite, coïncide fréquemment avec le plus étroit horizon intellec-

tuel. On est naturellement bon, juste, bienveillant, emporté, jaloux, vindicatif, dissimulé, expansif. Ce sont autant de sens intimes dont la maladie même opère parfois l'oblitération partielle, comme elle abolit isolément la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, la sensibilité tactile.

L'idiotie ne change pas cet ordre de choses. Elle ne détruit point ces conditions. Sauf l'occlusion de l'entendement, cachet propre à l'infirmité, on y rencontre les mêmes virtualités inégalement réparties comme à l'état sain, mais souvent compromises en plus ou moins grand nombre dans le naufrage des facultés supérieures.

Toute pédagogie qui ne tiendrait pas compte de ce fait fondamental manquerait de base et de direction. Le degré de claivoyance ne saurait déterminer seul les formes éducatrices. Il faut approfondir chaque sujet sous le rapport de ses autres dispositions, noter ses propensions évidentes, ses germes cachés et ses impuissances radicales.

Cette investigation, il est vrai, n'est pas toujours exempte de difficultés. Bien des évocations peuvent rester vaines jusqu'à un moment donné où se révèlent comme fortuitement des possibilités inattendues. Cela tient à des notions mères qui ne se font jour que péniblement à travers l'obscurité mentale, et desquelles, une fois acquises, découlent plus ou moins immédiatement d'autres séries de connaissances On aurait tort, par conséquent, de se rebuter pour quelques tentatives infructueuses; mais l'expérimentation a ses limites, et vouloir indéfiniment stimuler telle ou telle tendance inerte serait provoquer les mécomptes et courir après les découragements.

La nature des obstacles dit assez quel genre d'enseignement l'idiotie réclame. Là où la conception est nulle ou restreinte, en vain s'appliquerait-on à inculquer des idées abstraites exigeant quelque effort intellectuel. Certains sujets dits arriérés, les semi-imbéciles, jouissant du don de la parole, et, accessibles encore au commerce social, tireraient seuls quelque profit d'une telle institution. Encore, si le développement direct des pouvoirs élevés peut, à leur égard, s'allier à celui des dispositions secondaires, faut-il moins leur démontrer l'art de raisonner que les former, par l'exercice soutenu du jugement et de la réflexion, à observer

exactement et à penser juste. Voilà la part de l'entendement.

Quant aux individualités obtuses, la tâche n'est ni moins complexe, ni moins ardue, quoique nécessairement limitée aux qualités artistiques, sentimentales et instinctives. Assimilable en plus d'un point à celle des animaux, l'éducation ici doit être matérielle, parlante. L'intervention personnelle, incessante et variée du maître est souvent indispensable pour solliciter à l'emploi des forces par l'imitation, féconder les aptitudes par une succession de mouvements et d'actes habilement gradués, provoquer le désir, la curiosité, les sympathies par la multiplicité des impressions émotives, et équilibrer enfin les penchants dépravés ou désordonnés par des passions et des habitudes en sens contraire.

Si, d'ailleurs, subsiste quelque lueur perceptive, rien de plus propre à la faire jaillir que ce jeu non interrompu des divers fonctionnements, portes naturellement ouvertes à l'intelligence. Point d'opération mécanique, telle élémentaire qu'elle soit, dont l'exécution n'implique le concours de l'attention, de la mémoire, du jugement et de la réflexion. Toutes les réussites de ce genre équivalent dès lors à autant de conquêtes, dont la réunion sert à composer un petit domaine intellectuel et moral.

Comparer l'idiot amélioré à l'homme ordinaire ne serait prendre qu'une médiocre idée de cette acquisition. L'imbécile lui-même, malgré tous les soins, reste à une énorme distance de la ligne commune par l'absence d'initiative et d'aplomb qui, comme l'a dit M. Brierre de Boismont avec élégance, nécessite toujours derrière lui un souffle directeur. Pour que le jugement soit exact et la comparaison profitable, c'est dans une condition inférieure à celle de l'élève qu'il faut en rechercher les éléments. Mettre en parallèle son état présent avec son début, les phases parcourues et le tableau offert par ceux de ses pareils qu'on a délaissés sans culture, est l'unique moyen d'apprécier toute l'importance d'une transformation qui souvent, au lieu d'un être abject, peut rendre à la société un membre supportable et parfois même un utile serviteur.

Malgré de louables efforts, ces indications, à Bicêtre, n'ont été qu'incomplétement remplies. Plusieurs circonstances signalées, notamment le défaut d'unité et les hésitations de la direction médicale, expliquent déjà cette insuffisance; mais elle tient surtout à ce qu'on n'a pas nettement compris le principe de la diversité

fonctionnelle. C'est, selon nous, la principale source des inconvénients.

On s'en convaincra si l'on met en regard des besoins les tendances administratives. Les liens de l'habitude sont tyranniques. Asservie au commun préjugé, l'administration n'a point cessé de poursuivre, dans l'enseignement de l'idiot, l'idéal de l'éducation ordinaire, c'est-à-dire le perfectionnement de l'intellect par la lecture, l'écriture, le calcul, le dessin, etc. Sans dédaigner positivement les autres éléments d'action, elle ne leur assigne qu'une place accessoire et croit avoir amplement satisfait ses obligations en créant une école et en abandonnant à l'instituteur, avec une classe passablement spacieuse, un assez vaste matériel.

C'est se tromper radicalement. En raison de son caractère purement physique et sensorial, l'éducation, pour la majorité des idiots, nécessite de tout autres conditions.

Un seul maître ne saurait suffire à un grand nombre d'élèves, l'action préceptorale devant être, nous l'avons dit, immédiate, soutenue, et en quelque sorte individualisée. Un emplacement étendu, des locaux séparés et pourvus d'appareils diversifiés, seraient, en outre, nécessaires pour favoriser la formation de groupes en rapport avec l'extrême variété des aptitudes et des exercices.

Bicêtre n'offre ni l'un ni l'autre de ces avantages. Le professeur, pour un chiffre moyen de 110 enfants, dont 85 au moins modifiables à différents degrés, n'a d'autres auxiliaires qu'un certain nombre de moniteurs, choisis parmi les malades, péniblement façonnés à leur rôle et disparaissant souvent à l'heure où leur concours fructifierait. Impossible d'ailleurs, dans une enceinte unique, d'organiser les divisions convenables et de les soumettre à un fonctionnement profitable et régulier. L'incorrigibilité de la plupart des idiots y mettrait obstacle, sans compter même l'antagonisme des occupations. Force est, en effet, d'éloigner de la classe tous ceux susceptibles d'y porter le désordre par leur turbulence ou leurs cris.

Beaucoup d'idiots demeurent ainsi livrés à l'abandon, vaguant dans les cours ou encombrant les salles au préjudice de la salubrité générale. L'enseignement lui-même n'est guère efficace que pour une moitié des individus pour les épileptiques plus ou moins ucides, quelques sujets arriérés ou demi-imbéciles.

Quant à la catégorie inférieure, les résultats ne compensent pas les soins imposés. C'est pour les moins incapables le *summum* du progrès que de réussir, après plusieurs années, à épeler quelques mots, à combiner les nombres élémentaires, à imiter les lettres ou à retracer sur un tableau certaines figures géométriques sans signification, à distinguer enfin, dans des conditions données, les propriétés des corps, couleurs, sons, odeurs, température, pesanteur, formes, dimensions relatives, toutes notions qui, exclusivement mnémoniques, n'ouvrent à l'imagination qu'un étroit horizon et n'acquièrent pratiquement, hors du milieu où elles sont puisées, qu'une importance contestable.

Il existe à la vérité d'autres exercices plus favorables au développement des aptitudes. Mais la plupart ou sont inaccessibles à la masse, comme, par exemple, la menuiserie et la cordonnerie, dont les moindres opérations supposent autant de jugement que d'instinct mécanique, ou demeurent, de fait, interdits aux faibles sous l'empire de cette prédilection naturelle pour les forts qu'engendre toute organisation vicieuse. On néglige notamment les ressources qu'offriraient à un apprentissage sérieux les occupations agricoles si, ayant à remplir une tâche d'exploitation, les préposés aux brigades champêtres ne laissaient oisifs ou n'écartaient des travaux les enfants inhabiles. Même remarque pour l'escrime, la danse, le gymnase.

Ces *desiderata* sont trop réels pour avoir été toujours méconnus par les expérimentateurs. A plusieurs reprises M. Séguin, dans son livre, déplore les causes de son impuissance. M. Vallée a manifesté le même regret. Seulement, à ces doléances vaguement exprimées, il a manqué la sanction d'une formule authentique susceptible d'émouvoir la sollicitude administrative.

Il ne faut pas craindre de le répéter, l'éducation de l'idiot, vue d'ensemble, doit être tout émotion, tout action. Stimuler sans cesse par des sensations et des œuvres en rapport avec sa débilité morale, par l'attention, la comparaison, le désir, le goût, est l'unique moyen de faire éclore en lui l'idée. L'opportunité, la question de temps, est aussi une importante condition éducatrice. Plus le progrès est tardif, moins il faut risquer de le compromettre par une précipitation maladroite et des soins avortés. La lecture, l'écriture, le calcul, etc., petits talents dont l'exhibition peut illu-

sionner la curiosité, ne sont véritablement, pour l'être privé d'intellect, que des outils défectueux entre des mains incapables.

Faut-il en fournir un exemple? Qu'on examine ces enfants qui, sans être positivement imbéciles, ont, suivant une locution vulgaire la *tête dure*. Passent-ils aux écoles de longues années, le sol reste en friche, l'esprit lourd, l'instruction imparfaite ; et dans les carrières qui leur sont ouvertes, quand ils en peuvent suivre une, ils ignorent constamment l'art de mettre à profit les quelques notions qu'ils ont apprises.

Si cette insuffisance s'observe chez des individus sains encore, quoique avoisinant l'imbécillité, à plus forte raison doit-elle se rencontrer chez les idiots. La répulsion de beaucoup d'entre eux pour l'enseignement intellectuel et la préférence qu'ils accordent à des exercices plus accessibles, sont même, à cet égard, des symptômes très significatifs. Pour eux, comme pour tous, l'attrait du succès est une incitation et un mobile. Réussissent-ils dans la tâche entreprise, on les voit, tel soit leur degré d'obtusion, dociles, attentifs, spontanément disposés aux essais. Mais un échec les rebute, et l'on éprouve alors une peine infinie à les fixer. C'est ce que traduit très exactement cette réponse de l'un d'eux qui, ayant en horreur l'étude, s'adonnait au contraire avec empressement et succès aux occupations domestiques. On lui demandait pourquoi il refusait si obstinément de s'instruire : « Je n'y mords pas, » dit-il.

Un surveillant dont nous avons vivement regretté l'éloignement, et au zèle duquel un hommage est dû, M. Dezairs, avait parfaitement saisi les exigences de cette situation. Joignant à un véritable dévouement un esprit ingénieux, varié, éminemment artistique, il appliqua ce rare ensemble de qualités à l'éducation des idiots, de ceux notamment qu'on laissait croupir dans la fange.

Un petit théâtre fut monté ; on organisa des fêtes et des promenades régulières, on multiplia les exercices, les jeux et les industries, afin de pouvoir agir d'une manière à la fois collective et individuelle. En peu de mois, la section se transforma. Le résultat fut tel que nous acquiesçâmes volontiers à la suppression de la classe du soir, afin de ménager, par un nouvel emploi du temps, l'extension d'applications spécialement favorables à l'amélioration intellectuelle et à la santé générale.

Doit-on en conclure que l'enseignement scolaire soit superflu?

Non, certes. Nous avons montré qu'en l'appropriant aux sujets voisins du niveau ordinaire, il pouvait être avantageux; mais, en ce cas même, on se priverait d'une part d'action plus efficace si on le rendait prédominant.

On n'attend pas de nous, d'ailleurs, un programme descendant aux plus minutieux détails, prévoyant jusqu'aux moindres éventualités. Les données exposées déjà, en ce qui concerne la dimension, la répartition et l'aménagement des localités, ainsi que le personnel éducateur et la considération des aptitudes, pouvant suffisamment éclairer les applications particulières, nous nous bornerons, sans subir un ordre méthodique, à fournir un spécimen des principaux exercices nécessaires au système de perfectionnement des idiots.

C'est d'abord la toilette. Parmi les sujets les plus dégradés, il n'en est guère qui, stylés avec persévérance, ne parviennent à satisfaire aux exigences élémentaires, à se vêtir, à se laver le visage, les mains et les pieds, se peigner les cheveux, se nettoyer les dents, les ongles, ajuster leur costume, chemise, bas, jarretières, pantalon, gilet, veste, cravate, robe, corset, souliers, etc.; les nouer, boutonner, brosser ou cirer. Ces mille et un soins devraient former la matière d'une instruction coordonnée et suivie, dans laquelle on aurait pour moniteurs les plus avancés, pour auxiliaires les serviteurs des salles.

Même attention, même discipline pour la satisfaction des besoins naturels. On apprendrait aux enfants à manger seuls, avec lenteur et décence. On s'efforcerait de leur communiquer des habitudes de propreté en les initiant aux petites précautions qui la constituent, notamment en accompagnant aux cabinets d'aisances ceux non encore déshabitués des souillures.

Il serait utile, enfin, de solliciter d'eux une participation quelconque à certaines fonctions domestiques, de leur apprendre, par exemple, à balayer les chambres, à frotter les parquets, à disposer les lits, à sécher ou plier le linge, à porter des fardeaux, à ranger les ustensiles, à dresser ou desservir les tables, à ouvrir ou fermer les portes et les croisées.

En elles-mêmes, ces premières acquisitions seraient déjà un bienfait immense. Mais que d'avantages indirects en ressortiraient au double point de vue du développement intellectuel et de la

transformation morale! Que de notions suscitées, de sentiments mis en jeu! A force d'entendre désigner, soit les différentes parties du corps, soit les objets ou les personnes, de vivre au contact des uns, de voir, de toucher, de manipuler les autres, les enfants finiraient par les connaître, les distinguer, les nommer, apprécier leurs qualités et leurs usages. Leur vocabulaire s'étendrait avec le champ de leur observation. Par ce procédé d'analyse, ils acquerraient une certaine perception intuitive des rapports, de l'unité et de la multiplicité, de la sociabilité. Leur tenue en deviendrait plus convenable, plus intelligente et plus assurée; leur physionomie plus expressive, leurs mœurs plus douces, leurs instincts inférieurs moins impérieux. Ce serait, d'ailleurs, une excellente préparation pour des études d'un autre ordre, au premier rang desquelles se placent les moyens gymnastiques.

Les plus simples doivent être ici préférés. M. Séguin, en esprit juste, a bien compris cette vérité. Il y aurait abus et inefficacité à se servir des appareils compliqués des gymnases pour des idiots, incapables des tours de force réalisés par les enfants ordinaires, et chez lesquels il s'agit seulement, dans un but d'hygiène, de rapprocher, suivant le degré accessible, le jeu des fonctions du niveau commun. Sans sortir des exercices d'adoption vulgaire, et pour ne citer que les nombreuses poses auxquelles il est possible de plier le corps et les membres, la marche, la course, le saut, les évolutions avec ou sans balancier, la montée ou la descente des escaliers, échelles ou escarpements, le soulèvement des poids, la danse, l'escrime, les tirs au fusil et à l'arc, la balançoire, les barres, le ballon, le tonneau, le palet, la toupie, les boules, les quilles, les osselets, combien de ressources immédiates à l'instructeur pour agir sur la constitution, régulariser les aptitudes, amender les infirmités et les tendances vicieuses, procurer l'animation, stimuler la volonté, remédier au défaut d'agilité et de grâce, en un mot pour recréer, chez des êtres à l'état de mutilation ou d'ébauche, une sorte d'existence matérielle et morale! L'essentiel est d'en faire une application méthodique et de ne pas se décourager d'une fructification tardive.

On a dit des sens qu'ils étaient les portes de l'intelligence. Leur éducation est également, pour l'idiot, une base considérable de perfectionnement. Ils se développent, il est vrai, par leur par-

ticipation même à l'activité générale. Mais ce progrès accompli mécaniquement n'exclut pas celui qu'on peut attendre d'un enseignement systématisé. Les deux modes, au contraire, se complétant, se fécondant, concourent, par le mutuel appui qu'ils se prêtent, à rendre, pour nous servir d'une locution médicale, plus facile et plus net le diagnostic des propriétés sensibles.

Du reste, cette respective influence ne saurait être bien appréciée qu'en l'envisageant dans les faits. Le maître, par exemple, veut inculquer à son élève la notion des températures. Soumettant à son contact des corps dont les qualités de froid ou de chaud présentent un contraste assez marqué pour être plus aisément et plus complétement saisies, il affaiblit ensuite graduellement les oppositions jusqu'aux distinctions les moins tranchées, puis il diversifie les éléments de comparaison, chaque substance, degré à part, modifiant à sa manière la sensation fondamentale.

Un même mode d'action graduée est également applicable à la densité, à la dureté, à l'élasticité, à la pesanteur, aux saveurs, aux odeurs, aux sons, aux couleurs, aux dimensions, aux formes, aux images, en un mot à tous les attributs physiques qui, ainsi étudiés en eux-mêmes et dans leurs principales individualisations, deviendraient plus promptement familiers à l'idiot, lui faciliteraient l'appréciation des objets où ils s'offriraient réunis, et, de la sorte, auraient pour lui une utilité directement pratique en lui permettant de rechercher ce qu'ils ont de favorable ou d'éviter ce qu'ils comportent de périlleux.

De l'audition notamment peuvent surgir deux facultés : la musique et la parole, qui, chez les êtres imparfaits, se montrent parfois en raison inverse. Plusieurs, doués d'une oreille musicale, sensibles à l'harmonie, ont, pour saisir et reproduire les airs, une aptitude qui, fécondée par une direction intelligente et des incitations judicieuses, est de nature, soit à élargir leur horizon propre, soit à régler leur attention, à vaincre leur torpeur, à réprimer leur mobilité bruyante, à réagir enfin sur le développement et le succès des divers autres exercices.

Pour la masse, au contraire, et pour peu que l'infirmité soit prononcée, le langage obscur, incompréhensible, quelquefois nul, crée au progrès de graves obstacles. Néanmoins, grâce à des essais ménagés et persévérants, comme les a institués M. Séguin ou tels

que les exécute un habile professeur de vocalisation, M. Duquesnois, il n'est pas toujours impossible, développant les rudiments de l'articulation orale, de procurer jusqu'à un certain point à quelques sujets cet instrument précieux de communication et de conquête.

Quant à l'éducation intellectuelle de ceux qui peuvent en être susceptibles, ce qui précède dit assez quel en doit être le caractère. Écrire, dessiner, calculer, n'ont, nous l'avons remarqué déjà, qu'une convenance exceptionnelle. L'enseignement généralement applicable est celui que préconisait le philosophe génevois pour les jeunes années d'Émile : voir, connaître, réfléchir, penser. On conçoit seulement que, s'il ne fallait au disciple de Jean-Jacques qu'un milieu favorable à l'exercice de son initiative, le faible essor et le manque de spontanéité de l'idiot rend indispensable pour lui une stimulation énergique et une coopération constante.

Il y a des raisonnements à toutes les portées. L'essentiel est que, dans sa sphère accessible, l'élève saisisse les rapports des choses et acquière, avec l'habitude de juger, la faculté du syllogisme, une sorte de logique entée sur l'instinct, et qui, comme le maniement d'un outil ou d'une arme, se perfectionne par l'usage. La faim lui révèle la nécessité du pain servant comme élément de sa nourriture quotidienne ; mais, en dehors du besoin qu'elle est destinée à satisfaire, il n'a ni prévision ni conscience de l'origine de cette substance alibile et de ses effets réparateurs. Pour lui inculquer tout au moins quelques notions à cet égard, il faudra, par une suite d'épreuves patientes, faire comparaître à satiété devant ses yeux et son entendement, soit les signes de la vigueur ou du dépérissement attachés à une alimentation bonne ou défectueuse, soit les transformations que subit le grain, alors que, confié au sol, scié en gerbes, trituré sous la meule, malaxé au pétrin, la cuisson lui communique sa perfection dernière et sa forme définitive.

Ce procédé analytique peut s'étendre à tous les objets, en passant, degré à degré, de leurs propriétés, de leurs usages et de leur mode de production à la raison d'être de leurs figures et de leurs dimensions. Exemple : une table. Ici, comme dans la précédente indication, un double enchaînement est à suivre : l'un comprend

le meuble en lui-même, les pièces dont il se compose, les matières, bois ou fer, d'où celles-ci sont extraites, leur préparation par l'ouvrier qui les façonne et les ajuste ; l'autre correspond à son utilité. Sous ce rapport, l'habileté consistera surtout à bien faire saisir à l'élève, en opposant les avantages aux inconvénients, les circonstances qui motivent une circonférence proportionnée au nombre habituel des convives, et une hauteur favorable à la liberté de leurs attitudes et de leurs mouvements. Il est permis d'espérer que l'esprit rompu ainsi à la compréhension des subordinations matérielles réussira à contracter à la longue une certaine aptitude d'intuition pour des dépendances plus abstraites.

Dès lors le calcul, écueil ordinaire des intelligences arriérées par la difficulté qu'elles trouvent à comparer à l'unité les quantités retenues dans la mémoire, ne se heurtera plus aux mêmes résistances. On frayera également un passage aux idées par des combinaisons amusantes, telles que les jeux de l'oie, de loto, de dominos et de cartes, et par des exercices raisonnés, les plus élémentaires, de géographie, d'histoire naturelle et de physique expérimentale. Le développement moral lui-même pourra dépasser le cercle de la pure routine : l'enfant progressera en activité, en modération, en bienveillance, en dévouement, en propreté, en prévoyance à mesure qu'il aura une plus exacte aperception et sentira mieux le prix de ces qualités personnelles ou sociales.

Après l'éducation, la fonction ; ou plutôt celle-ci ne commence pas, elle continue ; car le travail est pour l'idiot un efficace moyen d'instruction. Seulement, si parmi les occupations il en est, comme on l'a vu, d'immédiatement accessibles à la masse, et dans lesquelles beaucoup d'idiots resteraient invinciblement confinés, d'autres genres de labeur, constituant les professions, exigent un apprentissage qui suppose des sujets déjà avancés. Le choix alors sera subordonné à la vocation, dont on aura, non-seulement à recueillir, mais encore à provoquer les manifestations.

Tout n'est pas là : un point se rattache à ces considérations. Quels doivent être les rapports du maître avec l'élève, les limites de la sévérité et de la douceur, la mesure des récompenses ou des corrections?

La question a été longuement traitée par M. Séguin. Sans se montrer absolu, cet éducateur incline pourtant vers une discipline

rigide. Sans doute, il est parfois nécessaire d'opposer une volonté ferme à la mutinerie et à l'opiniâtreté. Néanmoins, pour la masse, ici encore l'adage aura raison : « Plus fait douceur que violence. » Les bons traitements exercent sur l'homme un empire subi par les animaux eux-mêmes ; c'est ce qu'a constaté Lallemand, avec une autorité sans réplique, dans son beau et savant livre de l'éducation. L'idiot, à cet égard, ne se montre point réfractaire à la règle commune. Si l'on sait à propos le saisir ou l'abandonner, et joindre à l'exemple la séduction d'une perspective attrayante, on a toute chance de le maîtriser aisément, et de s'assurer, sans lutte, un ascendant acquis d'avance à la supériorité naturelle.

En lisant M. Séguin, on s'explique, jusqu'à un certain point, sa doctrine. La particularisation de l'enseignement n'en exclut point la mutualité. Les idiots trouvent, au contraire, dans le milieu de leurs semblables un stimulus efficace. Le bruit les remue, le mouvement les sollicite, et la pantomime générale les contraint, pour ainsi dire, à l'imitation.

Dans l'isolement, tous ces ressorts font défaut. L'attention est dépourvue de mobiles extérieurs. Il faut alors, pour la solliciter, multiplier ses efforts, et souvent suppléer à leur insuffisance par la domination et la crainte. M. Séguin s'est heurté à cet écueil. Spécialement préoccupé de traitements individuels, il semble n'avoir que faiblement compris le rayonnement d'ardeur qui peut jaillir de la collectivité, rayonnement si fécond, à notre avis, que la meilleure éducation particulière rivaliserait difficilement d'avantages avec les enseignements d'une institution bien dirigée.

Disons-le, d'ailleurs, rien de spéculatif dans nos vues. Elles ont les données mêmes des faits pour bases ; et plusieurs essais entrepris par nous sur une échelle très restreinte sont venus les confirmer. Pour qu'on n'en pût sérieusement contester les résultats, nous nous sommes adressés au *caput mortuum ;* les idiots délaissés comme impropres à toute culture ont été nos sujets d'élection ; et, malgré l'irrégularité des applications, leur durée quotidienne limitée, enfin l'ensemble des efforts, circonscrit jusqu'à présent à un court espace de quatre mois, les changements obtenus ont pu nous convaincre que des soins méthodiquement poursuivis ne demeureraient pas sans utilité.

Exemples :

Edern, âgé de dix-huit ans, idiot et épileptique, doit cette double infirmité à une microcéphalie prononcée. Malgré les attentifs et tendres soins de sa famille, presque aucun jour n'avait éclairé son discernement. Sa physionomie, douce et sympathique dans les heures de calme, était fréquemment bouleversée par des accès de colère difficiles à réprimer. Attitude, démarche, gestes, tout en lui dénotait la lourdeur et l'hébétement. Son vocabulaire ne comprenait que quelques jurons et un petit nombre de mots simples qu'il articulait confusément : *non*, *papa*, *maman*, *chameau*, *cochon*, *beau ! ca*..., auxquels vinrent progressivement s'ajouter les noms du surveillant, d'une fille ou d'un garçon de service, M. Dezairs, madame Morel, Coutarel. La vue d'objets éclatants, le bruit, la musique surtout, lui causaient de vives impressions, lui arrachaient même des transports frénétiques. Moralement, et comme propension dominante, il laissait percer un besoin d'approbation, une sorte de tendance vaniteuse que l'on ne contrariait pas toujours impunément. Un refus, une préférence, une malice suffisaient pour provoquer son ressentiment, le rendre maussade pendant plusieurs heures, et lui faire repousser, avec un dédain irrité, les offres les plus séduisantes.

Rien n'avait été tenté pour cet idiot dans l'asile lorsqu'un sentiment de bienveillance porta M. Dezairs à s'en occuper. Connaissant son genre d'impressionnabilité, il réussit aisément à captiver son intérêt par les modulations variées de divers instruments, et notamment par les sons tantôt bruyants et rapides, tantôt graves et cadencés du tambour. Edern était donc susceptible d'attention. Première conquête. Pouvait-il le devenir de réflexion ? C'était une épreuve à tenter. L'achat de quelques jouets pour la section nous fournit bientôt l'occasion d'expérimentations curieuses.

Parmi ces jouets se trouvaient des pistolets canonnières. Édern s'en était épris. Leur détonation le réjouissait : « Beau, ça ! » s'écriait-il en riant aux éclats, en trépignant de plaisir et en agitant tumultueusement ses bras ; puis, tendant l'oreille pour mieux entendre : « Encore ! encore ! » ajoutait-il.

Il apprit d'abord le premier des trois temps dont le tir se compose. Plusieurs séances furent nécessaires. Ses yeux, au début, erraient vaguement sur l'arme sans s'y fixer. Dès qu'on eut triom-

phé de cette inattention, on passa au mécanisme de la manœuvre. Mais en vain lui maintenait-on la main gauche sur le canon, en forçant l'autre à pousser brusquement la tige; aussitôt qu'on cessait de le diriger, il abandonnait l'instrument, ou du moins l'opération avortait, soit par suite d'une pression incertaine et inégale, soit en raison du déplacement des doigts, venant malencontreusement appuyer sur le bouchon, se prendre dans la corde ou s'interposer entre le manche du piston et l'extrémité inférieure du tube.

La constance, toutefois, eut raison de l'inaptitude. Édern finit par réussir, et ce succès flatta tellement son amour-propre qu'il fut empressé à renouveler les explosions, et devint fort attentif aux deux phases du chargement, dont il comprit très rapidement la succession. Il put retirer le piston sans obstacle; mais il en fut tout autrement pour l'introduction du bouchon, qu'il faisait entrer dans le tube par le gros bout, en travers ou imparfaitement, et qui ne put être surmontée qu'après de nombreuses tentatives.

Ce développement rudimentaire parut d'ailleurs l'instigateur d'une sorte d'éveil intellectuel révélé tout à la fois par des traits moins obtus, une manifestation plus modérée des impressions, et par une certaine initiative. Édern variait spontanément son tir, se servant des deux mains ou d'une seule, appuyant la crosse du pistolet sur sa poitrine, sur le parquet ou sur un meuble, imprimant au canon des directions diverses, ripostant aux attaques, et trahissant sa satisfaction quand, feignant d'être atteint, son adversaire lui laissait croire au succès de son adresse.

Le maniement du pistolet-canonnière ne fut pas le seul essai tenté. Édern eut à faire fonctionner un de ces moulins à vent, qui tournent par le *va-et-vient* d'une ficelle enroulée sur l'axe qui supporte les ailes. Céder et reprendre à propos, pour que la rotation s'effectue tour à tour et sans intermission dans un double sens, constituent ici une difficulté qu'on ne surmonte pas toujours immédiatement. L'idiot surtout continue la traction, et le mouvement cesse. A notre vive surprise, Édern s'est formé assez promptement à cet exercice. Une chose plus simple, en revanche, a été plus péniblement obtenue. La résistance d'Édern pour le jet de la boule, dont on fait usage dans les jeux de quilles, a été opiniâtre et longue. Il la laissait rouler à ses pieds, faute, en

partie, de pouvoir fixer ses doigts dans les trous. Maintenant il réussit à lui faire parcourir une certaine distance. Toutefois, cet acte est fait sans rectitude, et sa viséc demeure incertaine.

Au jeu du tonneau, le résultat est encore incomplet, mais non tout à fait stérile. Bien que dédaignés ou s'égarant au hasard, en deçà ou au delà du but, ses palets mesurent, en vacillant, une proportion plus exacte. Pour le cerceau, après avoir paru très longtemps étranger au mécanisme de sa marche, il laisse voir, au moins aujourd'hui, la volonté de le conduire. Dans les batteries de tambour, au lieu d'emmêler les baguettes, de les saisir par le gros bout ou le milieu, et d'en atteindre à chaque fois les rebords de la caisse, il commence à alterner le choc des olives à la place voulue et avec une certaine régularité.

Au gymnase, nous avons, le prenant à part, obtenu en bien des points des progrès relatifs : il monte et descend à une échelle ordinaire, s'y retournant, non sans hésitation, d'avant en arrière et réciproquement ; il se tient, à la force des poignets, soit suspendu aux degrés de l'échelle transversale, soit soulevé sur les barres parallèles, où il se prête aux mouvements qu'il voit accomplir; la course volante en rond, la balançoire ont le don de le passionner ; graduellement, il est parvenu à exécuter assez prestement le saut en s'élançant d'une hauteur d'environ 1 mètre, ou en franchissant une corde tendue à 30 ou 40 centimètres au-dessus du sol ; il conduit enfin, sans trop dévier de l'équilibre, une brouette remplie de terre ou de sable.

Par un effet nécessaire et logique, ces perfectionnements ont heureusement réagi sur les virtualités conceptives, artistiques et morales. Les facilités croissant avec les désirs, la vie commune est devenue tout à la fois, pour Édern, une source d'utiles enseignements et de plaisirs variés. L'imitation spontanée amena chaque jour une conquête imprévue dans les actions usuelles. Il a seul appris, pour ainsi dire, à fermer comme à ouvrir les portes et les croisées, à écarter ou à approcher les rideaux, à déployer ou à replier un parapluie, à laver ses mains, et une foule d'autres soins auxquels antérieurement il était incapable de s'appliquer. Dans nos visites, auxquelles il s'associe fréquemment, portant avec gravité les cahiers des élèves, s'il nous arrive d'explorer attentivement un malade, lui aussi penche l'oreille pour ausculter,

pose la main pour tâter le pouls, et prend son air le plus bénin et son accentuation la plus douce pour témoigner sa compassion.

L'expansion succédant à l'inertie, une physionomie plus ouverte et plus sereine, une attitude plus décente, moins de tendance à l'irritation et à la colère, des démonstrations plus senties et plus affectueuses, l'enrichissement du langage par une multitude de mots, nés de l'accroissement des pensées et du besoin de les traduire, telle est, au point de vue de la sensibilité, la transformation subie par Édern ; transformation remarquable surtout pour ceux qui peuvent remonter au point de départ. Elle nous laisserait l'espoir et la confiance d'appliquer un jour cet intéressant idiot à quelque fonction utile, si malheureusement les crises nerveuses auxquelles il est sujet ne revenaient, à de courts intervalles, anéantir les forces corporelles, opprimer le jugement et menacer l'existence.

Chez Morin, âgé de quatorze ans, s'observe un autre type d'originalité. Son crâne étroit est particulièrement déprimé dans les régions antérieures. Sa face crétine suscite la répulsion. Les enfants, par altération de son nom, l'appellent *Morue*, rendant ainsi l'impression que cause son aspect.

Avant qu'on s'en occupât, cet idiot, comme enseveli dans une torpeur profonde, ne sortait jamais de l'infirmerie. Il s'y tenait assis ou debout, toujours immobile, le regard atone et voilé par des paupières tombantes, la bouche largement entre-bâillée et à demi-occluse par une langue épaisse saillissant à son ouverture, les lèvres, les joues et le menton hideusement recouverts de mucus nasal et de bave.

A travers cette enveloppe informe, nous vîmes pourtant sourdre quelques lueurs morales. Ses yeux prirent une vivacité inusitée ; par ses sautillements et sa figure souriante, il semblait reconnaître les marques de notre sympathie. Il cessa de se tenir à l'écart, se mêla aux autres enfants, se rencontrant sur nos pas à l'heure de la visite, manifestement heureux lorsqu'il attirait notre attention et que nous le provoquions à l'activité, en nous efforçant de fixer son attitude, de régler ses mouvements, d'éveiller en lui des émotions et des idées.

Inférieur à Édern, dont il n'a ni la force intellectuelle, ni la spontanéité, ni la mobilité, ni la passion, Morin montre néan-

moins, à certains égards, une application réfléchie, une volonté et par suite une adresse que le premier n'égale pas toujours Avec plus de lenteur et moins d'habileté, peut-être, il est parvenu à faire usage du pistolet, du moulinet, de la balançoire et de l'échelle. En revanche, au tonneau, son palet partant d'une main plus ferme, chemine vers sa destination avec une intention plus marquée; il commence à rabattre et à relancer une balle, et surtout, circonstance bien faite pour étonner, il a, en quelque sorte, dès le début, dirigé la boule sur les quilles avec la vigueur et la précision d'un joueur expérimenté.

Morin a, du reste, conscience de son œuvre. Il tâtonne longtemps, et s'il échoue il recule pénétré de son impuissance. Réussit-il? sa persistance s'accroît, une velléité d'ambition semble naître dans cet esprit dégradé, et d'élève il s'institue, pour ainsi dire, professeur. Récemment, plusieurs enfants étaient réunis pour se laver les mains en notre présence. Morin ayant pour son compte bien rempli ce soin, s'empressait ensuite auprès des récalcitrants, les aidant, et répétant pour les stimuler : *comme çà! comme çà!*

Il faut néanmoins de constantes excitations à ce pauvre idiot pour l'arracher à son apathie. A la fois doux et emporté de caractère, il s'irrite jusqu'aux larmes, et même jusqu'aux voies de fait, des taquineries, des refus ou des atteintes portées par ses camarades à sa propriété personnelle. Son langage, borné à des gestes et à des sons plus ou moins expressifs, a réalisé quelques conquêtes : il s'est accru de plusieurs mots, qu'il prononce toutefois confusément; et, sans sa faiblesse physique, nul doute qu'on pût régulièrement l'assujettir à des occupations grossières.

Comment ici méconnaître et la salutaire influence de l'éducation et la réalité des diversités fonctionnelles? D'autres exemples offriraient la facile confirmation de cette double particularité. La dernière s'est révélée d'une manière spéciale chez Gogue et Billard, qui, doués de prononciation et jouissant d'aptitudes variées, sont restés, malgré ces signes d'apparente supériorité, au-dessous de Morin pour le pistolet et les boules. Leterrier, leur égal au début, mais qui depuis a subi une transformation soudaine et inattendue, s'est longtemps montré d'une semblable insuffisance.

L'insuccès, d'ailleurs, n'accuse pas toujours une radicale impuissance. Il tient souvent à une obstination craintive ou machi-

nale, dont peuvent avoir raison quelquefois l'art et la persévérance du maître. L'obstacle vaincu, l'enfant reprend, selon ses facultés, le niveau commun. Quillet est un idiot sans parole, dont une cruelle épilepsie a tué presque à la naissance le germe intellectuel. Il vivait à l'écart, pivotant sans cesse sur lui-même, et reculant d'appréhension à la vue d'un homme ou sous un regard fixé sur lui. Trois semaines d'efforts patients ont été nécessaires pour l'amener, sinon à une action énergique, du moins à une certaine mesure de hardiesse et à un commencement de docilité. Il y a moins de sauvagerie dans ses traits, moins d'incohérence dans ses mouvements. Il répond à l'appel, offre volontiers la main, fait avancer la boule d'un pas ou deux, renverse les quilles, et les replace dans leur position perpendiculaire, s'essaye à tirer le pistolet, à pousser la brouette ou le chariot.

Modèle d'inertie timide, Hassel demeure à l'écart et constamment immobile. Dans la satisfaction comme dans la douleur, un cri chevrotant est sa seule expression vocale. L'invite-t-on à s'approcher, il obéit en hésitant, et disparaît dès que les regards ne sont plus fixés sur lui. Rien n'excite d'abord son empressement, ni l'exemple, ni les exhortations, ni les promesses. Il laisse, devant le tonneau ou les quilles, nonchalamment tomber le palet ou la boule. L'exercice du pistolet le trouve indifférent; ses mains, lorsqu'on veut les lui faire laver, demeurent suspendues sur la cuvette sans qu'il comprenne la nécessité de les y plonger.

Pourtant, après plusieurs séances, sa figure revêt une nuance plus expansive; on constate, à divers égards, d'appréciables changements. Hassel reçoit et retourne avec plus d'adresse la balle que certains de ses camarades. Parfois aussi, attrait naissant ou commencement d'habitude, il lui arrive de se placer à portée des réunions et de se glisser à nos côtés, s'il peut, après quelques instants d'observation défiante, s'apercevoir qu'on l'oublie. Évidemment ici le moteur fait défaut à l'aptitude.

Ce caractère se reflète d'une manière plus saillante encore dans la résistance convulsive, et, pour ainsi dire, lypémaniaque de Marchal, idiot à tendances solitaires, à maintien rigide, à traits concentrés. Sa parole brève, grognante, rare, est empreinte, comme ses mouvements, d'une brusquerie sauvage. Il aurait très certainement la faculté de s'exprimer et d'agir, si une force inté-

rieure n'entravait l'essor de sa volonté. Souvent il faut user de violence pour équilibrer cette sorte de spasme et entraîner Marchal aux exercices. Il se cramponne à tout, pleure, mord, déchire, et ce n'est pas sans effort qu'on se dégage de ses étreintes forcenées.

A-t-on vaincu ses résistances, et est-il placé en face de l'œuvre à remplir? L'exécution, sans cesse imminente, n'aboutit pas, ou ne s'accomplit, précipitée, incohérente, qu'après de longues tergiversations. Si, par exemple, il s'apprête à jeter un palet, son corps s'incline, son bras se balance; à chaque seconde, on s'attend à voir partir le projectile; en vain : les doigts crispés de Marchal ne l'abandonnent point, ou le résultat du moins est tardif. Chose alors singulière! quand Marchal s'est dessaisi du premier palet, il se saisit des autres qu'on lui présente, et les lance successivement avec une promptitude frénétique, comme si la détente une fois lâchée, la machine ne pouvait plus modérer sa course. Et, en effet, la glace est rompue, ce relâchement s'est opéré. On en découvre aisément les signes sur la physionomie transfigurée de Marchal. La satisfaction dont rayonnent ses traits dénote l'allégement d'une oppression intérieure pénible.

On a négligé depuis ce pauvre idiot, et ce délaissement lui a rendu son ancienne torpeur : toujours est-il que six semaines environ d'une culture spéciale avaient efficacement contribué à briser sa concentration solitaire et chagrine, à restreindre sa ténacité, à favoriser le jeu fonctionnel. Il s'était même habitué à courir, le matin, à notre rencontre, s'évertuant à nous témoigner, par des démonstrations quelque peu brutales, sa trop sympathique reconnaissance.

Chez Bouge, enfin, l'indocilité, au fond la même, affecte des apparences très opposées. Cet enfant est de la plus remarquable beauté. En contemplant son front ouvert et pur, son visage charmant et mobile, son regard plein d'éclairs, on est nécessairement porté, par une première impression, à lui supposer une aimable et vive intelligence. Décevant mirage! Son imagination et sa science se réduisent à l'expression de quatre ou cinq mots accentués, il est vrai, fort nettement : « *Papa, gentil, non, non..., peux pas parler moi...* »

Toute cette vivacité, fatalement détournée de son cours naturel,

se dépense en actes locomoteurs et dans le perpétuel va-et-vient d'une turbulence sans égale. Aussi son attention demeure-t-elle incoercible, et son caractère, pour surcroît d'obstacles, réagit avec une incroyable énergie contre tout assujettissement. Il se roule à terre s'il ne peut fuir, et lorsqu'on réussit à l'étreindre et à le contenir fortement entre les jambes et par les bras, il proteste encore contre cette violence nécessaire par la contraction des muscles, s'écriant d'un ton résolu et ironique : « *Non, non, non, pas, non.* »

Longtemps notre persistance fut trompée : de persévérants efforts échouèrent. Un jour pourtant, Bouge, pour la première fois, avec un accent frappant de réflexion, répéta un ou deux mots sous notre dictée. Cette circonstance ranima notre espoir faiblissant. En effet, il a depuis, non-seulement réalisé, en ce genre, de petites conquêtes, et prononce aujourd'hui quelques syllabes de plus, mais il s'est amélioré à d'autres égards. Sa tenue est plus calme, ses entêtements moins rebelles, sa tendance imitatrice moins fugitive.

Au lieu de résister invinciblement au lavage, il s'y prête dans une certaine mesure en faisant pénétrer ses mains dans le liquide et montrant ensuite, par un mouvement caractéristique, la velléité de les frotter l'une contre l'autre ; on réussit à le faire sauter d'un banc sur le sol ; il nous indique enfin exactement du doigt, quand on les lui nomme, plusieurs parties de son corps, et apporte, sans erreur ni mauvais vouloir, quelques objets déterminés qu'on lui désigne.

Telles sont, messieurs, les considérations que j'ai désiré soumettre à l'Académie. Elle comprendra que cet exposé sommaire n'est ni un travail complet ni un jugement définitif. En appelant sur le traitement des idiots son contrôle éclairé, j'ai voulu chercher seulement, dans l'intérêt dont elle peut honorer nos essais, un encouragement pour les poursuivre sur une échelle plus étendue.

Son appui, du reste, nous permettrait de compter sur un autre genre d'avantages. On doit aux administrations cette justice que si, de leur part, les initiatives sont tardives, une fois du moins que la nécessité d'une amélioration leur est démontrée, elles ne s'arrêtent pas aux sacrifices. Chacun dès lors sentira, d'après ce

que nous avons dit des besoins à satisfaire, de quel poids serait l'autorité de la savante compagnie pour décider la direction supérieure de l'assistance publique à introduire dans le matériel et le personnel de notre section les changements reconnus indispensables et sans lesquels les résultats du bon vouloir le plus actif et du zèle le plus soutenu resteront toujours fort limités.

Les précédents ne manquent point, messieurs, pour légitimer cette intervention. En une foule d'occasions, les sympathies de l'Académie se sont révélées pour la question des idiots. Il y a dix ans même, à la demande d'un de nos confrères, une commission, dont nous avons mentionné le rapport favorable, a été instituée dans son sein pour suivre et constater les progrès de nos élèves. L'Académie ne ferait donc aujourd'hui, et dans des conditions meilleures peut-être, que continuer une tâche commencée, soit en confirmant le mandat des premiers commissaires, soit en confiant à d'autres membres le soin d'apprécier les développements que nous augurons d'une évolution nouvelle.

Toute mission, messieurs, s'élève et s'ennoblit dès qu'elle a l'humanité pour objet et pour but. Celle qui nous occupe grandit encore par sa nature même. Le perfectionnement des idiots touche de près aux plus hautes cimes de la psychologie, aux plus importants problèmes de l'éducation. L'étude des différents types et des procédés appropriés doit notamment fournir au médecin comme au philosophe une large source de lumière, un thème fécond de méditations.

Répéterons-nous que nos espoirs se circonscrivent à de sages limites? L'observation se prête peu à un excès d'enthousiasme. Mais, si minces que puissent être les progrès, si légers que soient en apparence les profits, ils sont toujours relativement considérables. Ne communiquât-on aux malheureux idiots qu'une lueur de sensibilité, ce serait prendre quelque chose au néant et rendre une âme muette participante à la vie intime et réelle par une sorte de création.

Un tel exemple, d'ailleurs, porterait ses fruits, car, si l'attention donnée aux infirmités morales est déjà un signe de civilisation, elle est aussi un véhicule pour étendre à d'autres misères humaines la sphère de ces chrétiennes sollicitudes.

Depuis la production de ce mémoire, il y a environ deux ans, notre situation s'est peu modifiée. L'Académie a nommé une commission; mais, opérant isolément, les membres désignés, vu l'éloignement de Bicêtre, n'ont pu jusqu'ici se réunir et se concerter. Nous avons cru dès lors ne pas devoir différer une publication dont nous espérons tirer quelque appui pour obtenir dans notre division des enfants idiots et épileptiques les améliorations nécessaires.

Plusieurs causes, d'ailleurs, ont contribué à restreindre notre essor. On a fait dans l'établissement de nombreux travaux de construction qui ont détourné de nous l'attention des administrateurs. Ceux accomplis dans notre section ont en particulier troublé considérablement les exercices de la classe et du gymnase. Nous-même, tourmenté par une indisposition sérieuse, n'avons pu imprimer à cette partie intéressante du service toute l'impulsion que nous aurions désiré. Enfin, pour assimiler notre section à celle des aliénés, on a confié à un seul la surveillance autrefois distincte des épileptiques adultes et des enfants. Cette mesure, prise et maintenue contre notre gré, présente de notables désavantages. Partagé entre deux ordres de soins également impérieux, le surveillant ne peut point, comme auparavant, exercer sur les pauvres déshérités de l'intelligence une action efficace et soutenue. Les recrudescences de zèle, surgissant périodiquement, s'éteignent aussitôt que faiblit la galvanisation qui les provoque. Au lieu de s'appliquer à former individuellement chez les embarrassants des aptitudes collectives, on les abandonne deux, puis quatre, puis tous à une inertie déplorable.

Quelques rudiments nouveaux sont de nature néanmoins à confirmer les résultats précédents. Fouque, enfant de dix ans, est un petit sauvage qui ne serait pas inapprivoisable si l'on s'en occupait. Après quelques jours d'essai, j'avais réussi à lui faire battre la mesure avec les pieds, à lancer et à recevoir une balle, à laver ses mains. Délaissé, il est vite retombé dans sa mobilité incoercible. Bender, âgé de neuf ans, un des plus dégradés, sans compréhension ni parole, avait fini, dans les mêmes circonstances, par céder à l'attrait du mouvement général, lever et abaisser alternativement les jambes à notre imitation, frapper les mains l'une dans l'autre. Lévêque, âgé de sept ans, résiste d'abord à nos

instances, puis, se rapprochant, manifeste une velléité d'exécution. Il soulève le pied en hésitant, reçoit la balle, la renvoie, introduit ses mains dans l'eau, dirige avec volupté une boule sur les quilles et prend diverses poses avec ses bras. Jumeau, âgé de dix ans, à vocabulaire restreint, montre une invincible tendance à l'engourdissement. S'éveillant sous notre impulsion, il réalise en peu de temps les légères démonstrations plus haut indiquées, fait des nœuds assez imparfaitement, coordonne le battement des baguettes sur le tambour, tourne et retourne la clef dans la serrure pour ouvrir ou fermer les portes, et commence à figurer au gymnase dans les groupes les moins avancés. Valph, âgé de six ans et demi, timide et résistant, perd sans peine cette humeur difficile. Il se complaît dans notre compagnie, se prête aux premiers exercices, apprend le mécanisme du pistolet canonnière, aide à plier une serviette, etc. Constant, âgé de douze ans, d'une constitution grêle, jouissant dans une faible limite du don de la parole, est un type de paresse, refusant toute espèce d'appel, se souillant, assis ou debout, par une sorte d'horreur du dérangement. La statue, toutefois, s'anime; il agite ses jambes comme les autres, manœuvre le pistolet, plie le linge, jette une balle sans la recevoir, et, dans des jours de meilleure disposition, s'associe à l'entrain de ses camarades.

Dans la mesure restreinte de son application, l'influence gymnastique, si utile au maintien de la santé physique, a été notablement favorable. Sans parler du développement remarquable subi par la plupart de ceux aptes à suivre les exercices et dont quelques-uns étaient des obtus entièrement négligés, Édern, par exemple, cet idiot si mutilé avec lequel nous avons déjà fait connaissance, indépendamment, pour le dire en passant, de ce que, sous l'instigation quotidienne des élèves, il est devenu un fumeur émérite, nous a étonnés par son succès imprévu dans des exercices hors de sa portée, selon toute apparence. Le saut de rivière, qui, dans le principe, le faisait reculer d'épouvante, il l'accomplit avec hardiesse en s'élançant du plus haut gradin d'une estrade élevée et franchissant un espace de 8 à 10 mètres, suspendu en l'air par les mains à des cordes parallèles fixées à un double mât perpendiculaire. Seulement, parvenu à l'extrémité du stade, il se cramponne aux cordes qu'il devrait lâcher et ne s'arrête qu'après des

oscillations répétées. Morin remplit moins prestement la même tâche. D'autres, supérieurs dans l'échelle, mais rebelles par une absence totale de volonté, Chenouard, Billard, etc., en sont venus, après la plus opiniâtre résistance, à fléchir sous l'ascendant du maître, à se confondre avec leurs compagnons moins indociles.

On voit par là combien est regrettable le délaissement d'un si grand nombre de nos pauvres idiots. Les changements qui se sont opérés sous les plus fugitives incitations attestent ce que pourrait produire un enseignement méthodique, varié, tenant sans cesse en éveil ceux qui le recevraient. Le doute même à cet égard n'est plus permis en présence des résultats dus à l'initiative privée. M. Vallée, notre instituteur, a eu l'excellente pensée de fonder à Gentilly une institution particulière qui, faible au début, s'est progressivement accrue et doit prochainement acquérir des proportions beaucoup plus vastes en raison des agrandissements qui lui ont été donnés.

Là se rencontrent en partie les conditions par nous indiquées. Grâce à un personnel suffisant d'instructeurs, pas une minute n'est perdue pour les élèves. Les délassements sont encore une étude. Et qu'on ne croie pas que ces êtres fragiles doivent succomber sous un fardeau au-dessus de leurs forces. Rien ne soutient le physique comme l'activité morale. La variété des travaux prévient la fatigue. La mine réjouie des enfants prouve que la simultanéité ardente des applications ne permet ni aux rixes de se produire ni à l'ennui de se manifester. Ajoutons que le vice solitaire, cette lèpre des établissements, ne saurait se propager au milieu d'un fonctionnement permanent, sous l'œil vigilant des maîtres.

Une prépondérance marquée est accordée à l'enseignement intellectuel; mais cet inconvénient, si c'en est un, a d'autant moins de gravité ici qu'il ne nuit point aux autres matières. Nous avons même été témoin de faits qui peut-être auraient assez de relief pour nous engager à élargir le cadre dans lequel nous avons renfermé la culture directe des facultés de l'entendement. X..., âgé de quinze ans, d'une famille espagnole, a été placé chez M. Vallée vers la fin de 1854. Idiot microcéphale, sa tête en toit aigu n'a que 47 centimètres de circonférence à sa base. Le front est surtout étroit et déprimé. Malgré de nombreux essais tentés dans la famille, X... ne savait de sa langue maternelle que quelques mots

dont il prononçait seulement les finales, comme il fit longtemps des nôtres. On a pu lui apprendre à parler français; il commence à lire, écrire et compter, connaît la plupart des objets, distingue les diverses céréales dans les champs, les monnaies courantes, se fait une certaine idée du temps, des lieux, etc. Sa tenue est convenable, sa physionomie expressive. Soins de toilette, exercices gymnastiques, occupations vulgaires, rien de tout cela ne lui est étranger; il approche du niveau de la vie commune.

Chez un second enfant du même âge admis en 1857, l'animation des traits et la belle conformation de la tête dénotent un fonds intellectuel plus riche. Néanmoins, la gêne de l'articulation, l'intonation idiote et l'impuissance à décomposer les moindres chiffres élémentaires, ne laissent aucun doute sur l'arrêt du développement mental; on attribue à un épanchement l'origine de l'infirmité. Soumis à des mouvements choréiformes qui ont disparu, lors de son entrée il passait son temps à faire tournoyer en l'air un fil ou des morceaux d'étoffe. La mémoire l'a plus servi que le jugement : il retient instantanément les airs. Moins fort que le précédent sur la lecture, il met mieux l'orthographe, et, le rivalisant sur la plupart des points, semble être séparé du but par moins d'étapes.

Moins avancé est un troisième, âgé de douze ans, et qui, sauf une légère dépression frontale, présente une tête bien proportionnée. Dans le principe, il ne pouvait rien dire, avait frayeur de tout et répugnait au mouvement. Depuis trente mois qu'il est dans l'établissement, l'apathie a cessé; il comprend, articule les mots, quoique défectueusement, lit un peu et réussit dans les exercices.

Un sourd-muet, âgé de treize ans, nous a particulièrement intéressé par la promptitude avec laquelle il a répondu par écrit, et presque toujours avec orthographe, aux diverses questions qui lui ont été posées; comme tous ses pareils, il néglige les pronoms. L'éducation date de 1856 et se fait en même temps par signes. Cet enfant, qu'on suppose atteint de naissance et qui avait un écoulement aux oreilles, offrait, à son arrivée, des symptômes de chorée et de perversion mentale. Sa turbulence était incoercible; il est calme aujourd'hui.

Même méthode, mêmes effets. Madame Mallon, veuve d'un ancien directeur de Bicêtre, dirige, à la barrière d'Italie, une

maison de jeunes idiotes, où nous suivons depuis trois ans une enfant de douze ans qui, sous l'influence de soins assidus, a subi une transformation également frappante. Son front élevé, peu large, manque surtout de saillie. Méchante, colère et pourtant apathique, souvent il fallait, pour qu'elle se tînt debout, l'enlever de sa chaise. Point d'idées, vocabulaire presque nul, articulation très embrouillée. L'amélioration a été tardive ; maintenant elle est vive, caressante, joueuse, apprécie la plupart des objets, hésite moins à les désigner, rend de petits services, aide à sa toilette, épelle, trace des caractères, prononce mieux, nomme les jours, les mois, fait de la gymnastique et ne se souille plus. A la voir, elle se distingue à peine des petites filles de son âge.

En comparant ces résultats, on ne saurait se défendre d'un sentiment pénible à l'idée d'une administration puissante qui, malgré les ressources dont elle dispose, reste si en arrière des efforts individuels. Des appropriations peu coûteuses, quelques serviteurs de plus, suffiraient néanmoins pour rendre à notre institution le niveau qui lui appartient. La dignité même du pays y est intéressée. Il est impossible, après avoir donné l'exemple, et quand on vient nous consulter comme modèle des extrémités du globe, que nous demeurions longtemps dans cette situation précaire.
